

Dictée du 20 mai : extrait du « Premier homme », d'Albert Camus.

Le Premier homme est un récit autobiographique d'Albert Camus, qui se représente sous les traits de Jacques. L'ouvrage commence par « la recherche du père » mort au combat en 1914 et qu'il n'a pas connu.

Dans le chapitre 6, Albert Camus évoque sa mère, sa famille pauvre et illettrée gouvernée par la grand-mère autoritaire dont l'enfant redoute les sévères punitions.

La cérémonie du cinéma réservait d'autres plaisirs à l'enfant. Elle avait lieu le dimanche après-midi et parfois le jeudi. Le cinéma de quartier se trouvait à quelques pas de la maison et il portait le nom d'un poète romantique comme la rue qui le longeait. Avant d'y entrer, il fallait franchir une chicane d'éventaires présentés par des marchands arabes et où se trouvaient pêle-mêle des cacahuètes, des pois chiches séchés et salés, des lupins, des sucres d'orge peints de couleurs violentes et des « acidulés » poisseux. D'autres vendaient des pâtisseries criardes, parmi lesquelles des sortes de pyramides torsadées de crème recouvertes de sucre rose, d'autres des beignets dégoulinant(s) d'huile et de miel. Autour des éventaires, une nuée de mouches et d'enfants, attirés par le même sucre, vrombissaient ou hurlaient en se poursuivant sous les malédictions des marchands.

Jacques escortait sa grand-mère qui, pour l'occasion, avait lissé ses cheveux blancs et fermé son éternelle robe noire d'une broche d'argent. Elle écartait gravement le petit peuple hurlant qui bouchait l'entrée et se présentait à l'unique guichet pour prendre des « réservés », mauvais fauteuils de bois dont le siège se rabattait avec bruit à côté des bancs où s'engouffraient en se disputant les places les enfants à qui on n'ouvrait la porte latérale qu'au dernier moment.

Les films, étant muets, comportaient en effet de nombreuses projections de texte écrit qui visaient à éclairer l'action. Comme la grand-mère ne savait pas lire, le rôle de Jacques consistait à les lui lire. Malgré son âge, la grand-mère n'était nullement sourde. Mais il fallait d'abord dominer le bruit du piano et celui de la salle, dont les réactions étaient généreuses. De plus, malgré l'extrême simplicité de ces textes, beaucoup de mots qu'ils comportaient n'étaient pas familiers à la grand-mère et certains même lui étaient étrangers. Jacques, de son côté, désireux d'une part de ne pas gêner les voisins et soucieux surtout de ne pas annoncer à la salle entière que la grand-mère ne savait pas lire (elle-même parfois, prise de pudeur, lui disait à voix haute, au début de la séance : « tu me liras, j'ai oublié mes lunettes »), Jacques donc ne lisait pas les textes aussi fort qu'il eût pu le faire. Le résultat était que la grand-mère ne comprenait qu'à moitié, exigeait qu'il répète le texte (...). Jacques tentait de parler plus fort, des « chut » le jetaient alors dans une vilaine honte, il bafouillait, la grand-mère le grondait et bientôt le texte suivant arrivait, plus obscur encore pour la pauvre vieille qui n'avait pas compris le précédent. La confusion augmentait alors jusqu'à ce que Jacques retrouve assez de présence d'esprit pour résumer en deux mots un moment crucial du Signe de Zorro par exemple, avec Douglas Fairbanks père. « Le vilain veut lui enlever la jeune fille » articulait fermement Jacques en profitant d'une pause du piano ou de la salle. Tout s'éclairait, le film continuait et l'enfant respirait. En général, les ennuis s'arrêtaient là. Mais certains films du genre "*Les deux orphelines*" étaient vraiment trop compliqués, et, coincé entre les exigences de la grand-mère et les remontrances de plus en plus irritées de ses voisins, Jacques finissait par rester coi. Il gardait encore le souvenir d'une de ces séances où la grand-mère, hors d'elle, avait fini par sortir, pendant qu'il la suivait en pleurant, bouleversé à l'idée qu'il avait gâché l'un des rares plaisirs de la malheureuse et le pauvre argent dont il avait fallu le payer.

Albert Camus, *Le Premier homme*, 6, 1994 (1960)

LE PREMIER HOMME :

« *En somme, je vais parler de ceux que j'aimais* »...

Le 4 janvier 1960, en revenant de sa maison de Lourmarin au volant d'une Facel Vega, Albert Camus (prix Nobel 1957) percute un platane et meurt. Sur le siège arrière de son automobile, on retrouve une sacoche qui contient un manuscrit intitulé *Le Premier Homme*. L'ultime roman est inachevé : seule la première partie de ce manuscrit est écrite, la deuxième est seulement ébauchée et la dernière manque. Bien qu'écrit à la troisième personne, ce texte est de loin le plus autobiographique de Camus. C'est le roman du retour. Retour à l'enfance. Retour à la mère. Retour en Algérie. Et surtout retour au père. « *En somme, je vais parler de ceux que j'aimais* », écrit Camus dans une note sur *Le Premier Homme*. Son projet était immensément ambitieux.

Camus avait pensé ce livre comme la première partie d'une trilogie qu'il avait en tête lorsqu'il fut victime d'un accident de la route le 4 janvier 1960. Le projet de ce roman était connu d'écrivains de l'entourage d'Albert Camus, dont Claude Roy, de la maison d'édition Gallimard, et de rares initiés, mais était méconnu du grand public. Ce roman posthume attendra tout de même 34 ans pour être publié, ce qui en fera donc l'un des livres événement de 1994.

Albert Camus raconte son enfance de pied-noir algérien et la recherche de son père dans un décor fictif. Il crée un parallèle entre Camus adulte et Camus, encore dans sa jeunesse.

Jacques Cormery, l'alter ego de Camus dans le roman, est un homme de 40 ans qui retourne dans son Algérie natale d'avant-guerre sur les traces de son enfance. Il y retrouve sa mère, une femme encore belle, mais sourde et distante.

Le Premier homme, décrit ainsi le quotidien d'un jeune Algérois de milieu modeste, nommé Jacques Cormery, loin de l'image de riches propriétaires terriens qu'on a parfois collée aux « *pieds-noirs* » à leur arrivée en métropole en 1962.

En sept 2017, **Jacques Fernandez** signe une bande dessinée qui sonne juste, à partir de roman inachevé.